



collection
L'esprit libre

CHRISTIAN GODIN

Les lieux communs
d'aujourd'hui

CHAMP VALLON

© 2018, Éditions Champ Vallon 01350 Ceyzérieu
ISBN 979-10-267-0707-3

PRÉAMBULE

Dans l'Antiquité, on appelait lieux communs (on disait aussi lieux oratoires ou, plus simplement, lieux) les procédés du discours applicables à n'importe quel type de questions – qu'elles soient politiques, philosophiques, juridiques etc. La topique (du grec *topos*, terme signifiant «lieu») était l'étude des lieux communs: l'un des livres de la Logique d'Aristote porte ce titre. Ainsi les questions les plus générales comme «qui?», «quand?», «où?», «comment?» sont-elles des lieux communs. Cicéron (qui a traduit en latin l'expression grecque, et a donc été à l'origine de la française) a fait subir à l'idée de lieu commun une inflexion décisive qui la conduira jusqu'à son usage actuel. Dans son traité de rhétorique il fait observer qu'il existe des façons de parler qui, en certaines circonstances, sont des figures obligées: il donne comme exemples l'accusation indignée portée contre un parricide et la plainte contre les vices. Ce sont des lieux communs parce que ces attitudes sont attendues et qu'elles ne provoquent aucune surprise chez l'auditeur. Aujourd'hui, un homme politique qui en appelle au bon sens des citoyens ou un chef d'entreprise qui invite ses collaborateurs à se serrer les coudes usent de lieux communs en ce sens antique. On voit comment le «lieu commun» a fini par désigner une idée ou un groupe de mots tout faits, énoncés sans

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

réflexion ni même conscience, une sorte d'objet symbolique qui passe de tête en tête et de bouche en bouche, et qui n'a que la force de sa généralité.

Mais si le lieu commun se caractérise par son absence de pensée et sa nullité d'information, il n'en a pas moins une efficacité spécifique. Il affirme moins qu'il n'agit. Son usage est (pour reprendre la célèbre distinction faite par le philosophe John Longshaw Austin) performatif plutôt que constatif. Le lieu commun est davantage une action qu'un jugement. Celui qui, en effet, le répercute, ne pense pas (nombre de lieux communs – pas tous! – sont faux ou ineptes); en revanche, il se donne la force imaginaire de la société dont il se pose comme le représentant symbolique. Le lieu commun est commun, dans les deux valeurs sémantiques de cet adjectif: il appartient à tous, et il est banal, populaire, voire vulgaire. Il se présente comme la profération d'un « nous » ou d'un « on » susceptible de délivrer l'individu des limites de son moi. Lorsque le journaliste de la télévision annonce « un grand moment d'émotion » ou que l'homme politique affirme qu'il n'a « de leçon à recevoir de personne », ils manient sans le savoir (car le lieu commun est naïf, jamais vraiment calculé) des signes de reconnaissance comme la crécelle que devaient agiter les lépreux au Moyen Âge. Le lieu commun se présente comme une vérité indiscutable, à l'abri de toute critique possible; c'est cet aspect massif, au front de taureau, qui fascinait Flaubert – lequel définissait ainsi la bêtise: conclure.

Dans une société individualiste de masse comme l'est la nôtre, tentée par l'éparpillement des idées et des esprits, et par le relativisme des valeurs et des goûts, les lieux communs sont un moyen de faire ou de refaire du lien. Avec le lieu commun, je ne suis plus seul.

On comprend pourquoi le lieu commun d'aujourd'hui si-

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

gnale l'âge démocratique des sociétés. Dans les sociétés aristocratiques d'Ancien Régime, une expression toute faite ne dépassait guère la sphère étroite d'une caste. Le peuple disposait de proverbes dans la mesure où il n'avait pas la parole. Nul étonnement dès lors qu'avec la prise de parole caractéristique de l'âge démocratique, les proverbes tendent à disparaître : de fait, il n'y a plus guère aujourd'hui que les vieux pour en rappeler un de temps en temps, les jeunes générations ne connaissent plus les proverbes ni même les dictons. Le lieu commun d'aujourd'hui peut donc être compris comme le substitut du proverbe de jadis – et aussi, pourrait-on ajouter, comme le remplaçant de la citation (dont une sociologie du langage pourrait étudier la semblable disparition).

Les lieux communs d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'hier, et lorsque nous écrivons ceci, nous avons conscience de prendre le risque de tomber dans un lieu commun. Mais il suffit de lire quelques items du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert pour mesurer l'ampleur de la révolution qui a en un siècle et demi bouleversé le monde et ses représentations. Ainsi découvre-t-on à l'entrée «Fonctionnaire» : «Impose le respect quelle que soit la fonction qu'il remplit» et à l'entrée «Huile d'olive» : «N'est jamais bonne» ou encore à l'entrée «Odeur des pieds» : «Signe de santé». C'est à des notations de ce genre que l'on se rend compte de la distance parcourue... La bêtise a une histoire comme tout ce qui sort de la cervelle humaine. Cela dit, il y a des idées qui résistent davantage. Ainsi le temps qu'il fait est bien resté cet «éternel sujet de conversation» dont se moquait Flaubert.

Contrairement à ce que l'immense majorité des philosophes, depuis Platon, ont soutenu, un lieu commun n'est pas nécessairement faux. Il arrive en effet que l'opinion publique ait raison contre les moqueries et les critiques des intellectuels mêmes :

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

ainsi l'idée reçue épinglée par Flaubert sur la photographie qui « détronera la peinture » ne peut-elle plus être déclarée, cent cinquante ans plus tard, sottise ou absurde. En cela réside l'extrême faiblesse de la plupart des sottisiers et des bêtisiers – lesquels ont cette fâcheuse tendance à mélanger des types de discours et d'attitudes qui n'ont rien à voir les uns avec les autres : on trouve pêle-mêle dans ces anthologies censées recenser le négatif insultant de l'intelligence humaine de simples ignorances, des absurdités, ou bien d'innocentes maladroites, des banalités, mais aussi parfois, des idées justes et fortes, voire subtiles, que l'auteur de ces recueils a bêtement pointées, si bien que l'on finit par se demander si la bêtise de ces bêtisiers ne se trouve pas plutôt dans le projet qui les a rassemblés ! À ce soupçon s'ajoute la désagréable impression que l'auteur d'un ouvrage sur la sottise publique se place lui-même d'emblée dans le camp de l'intelligence et prend une position de procureur et de censeur. N'est pas Flaubert ou Léon Bloy qui veut.

Dans l'avant-propos de son *Exégèse des nouveaux lieux communs*, publié il y a une cinquantaine d'années, Jacques Ellul file un peu longuement la métaphore des lieux communs comme « fiente de la société »¹. Les lieux communs dont on entreprend la critique ici ne sont pas nécessairement bêtes, même si la plupart le sont. Ils correspondent aux paroles les plus souvent entendues dans l'espace public de la France de 2018. Certains sont très récents (quelques années tout au plus), d'autres plus anciens (la « beauté intérieure » est plus que séculaire). Certains sont éphémères (« gérer sa vie » n'est sans doute pas promis à l'éternité), d'autres semblent indéracinables (« il y a du bon et du mauvais en tout »).

Au début du xx^e siècle, Léon Bloy écrivit une *Exégèse des*

1. J. Ellul, *Exégèse des nouveaux lieux communs*, Calmann-Lévy, 1966, p. 13.

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

lieux communs. L'écrivain catholique y fustigeait la morale bourgeoise de son temps qui savait cacher hypocritement ses intérêts mesquins derrière les généreuses paroles de l'Évangile. C'est en son sens exact que le polémiste prenait le terme d'exégèse : l'explication et la compréhension d'un texte sacré. Et tel est le paradoxe sur lequel est fondé son ouvrage : la vide imbécillité de la parole du bourgeois serait une reprise à la fois dérisoire et tragique du sérieux chrétien. Le bourgeois, dit magnifiquement Léon Bloy, a le blasphème infus, la fonction centrale des lieux communs qu'il profère est d'autojustification : la veulerie, en effet, aime à se draper de proverbes et de dictons, qui lui servent à la fois de vêtements et de voiles. On comprend, par exemple, que celui qui dit que « nul n'est parfait » ou qu'« à l'impossible nul n'est tenu » a une grosse cochonnerie à cacher. De façon profonde Léon Bloy repérait et dénonçait dans les lieux communs de son temps de véritables entreprises de détournement de sens : les mots de la morale évangélique étaient apparemment conservés mais ils servaient désormais à de tout autres fins, franchement répugnantes. On retrouve ce trait assez fréquemment aujourd'hui, même si la référence religieuse s'est effacée, nombre de lieux communs procèdent par détournement de sens¹ : ainsi le « concept », la « dignité », la « culture », la

1. Les proverbes et dictons de l'*Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy peuvent être rangés en trois groupes : certains sont encore actuels, d'autres ont disparu, d'autres enfin sont restés actuels après modification. « Le mieux est l'ennemi du bien » se dit toujours ; en revanche, nous ne disons plus, comme le faisaient nos arrière-arrière-grands-parents, « Les enfants ne demandent pas à venir au monde », nous aurions peut-être même quelque difficulté à saisir le sens exact de cette phrase. Il existe par ailleurs dans le livre de Léon Bloy des dictons que l'on peut qualifier d'actuels modifiés : on ne dit plus tellement qu'on doit le respect aux morts mais de manière moins solennelle, plus vulgaire aussi, qu'on ne tire pas sur une ambulance. De même, le « Je n'ai besoin de personne » qui exprime de la manière la plus naïve et la plus nue toute la vanité bourgeoise sera désormais exprimé aujourd'hui par « Je n'ai de leçon à recevoir de personne ».

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

«différence» servent-ils à donner une noblesse symbolique et imaginaire à des projets et comportements triviaux.

Dans l'avant-propos de son ouvrage, qui reprend le titre de Léon Bloy, Jacques Ellul faisait remarquer que le travail effectué par celui-ci n'est pas un travail qui se continue et se lègue à d'autres mais «un travail qui se recommence»¹. Même si le lieu commun représente une forme inerte de la pensée et du langage, car sa fonction n'est pas de comprendre le réel mais d'offrir une sécurité psychique imaginaire face à lui, il n'en est pas moins emporté par le flux de l'histoire générale des sociétés. C'est pourquoi le travail de répertoriage et d'analyse doit être sans cesse repris.

L'ouvrage qui suit est la version actualisée et remaniée d'un livre que j'ai écrit en 2007, et qui est devenu introuvable². Comme ce dernier, il se présente sous la forme d'un lexique, les lieux communs y étant disposés selon l'ordre alphabétique. Les lieux communs sont des tics de langage. *Les Lieux communs d'aujourd'hui* en dresse le répertoire et l'analyse critique. L'ensemble constitue une manière de tableau d'une pensée publique qui, à la différence de celle contre laquelle rageaient Flaubert, Léon Bloy et Jacques Ellul, n'est plus tout à fait certaine de son triomphe. Il y a soixante ans, autant dire un siècle, le lieu commun était un phare définitif. De nos jours, il res-

1. J. Ellul, *Exégèse des nouveaux lieux communs, op. cit.*, p. 12. Parmi les lieux communs dont Jacques Ellul fit l'exégèse il y a cinquante ans, on trouve : «Il faut suivre le cours de l'histoire». Il est clair que nous ne disons plus guère cela depuis que le marxisme et le communisme historique ont disparu de notre horizon. De même, nous ne disons plus, comme nos pères, ou comme dans notre propre jeunesse : «Politique d'abord!» ou encore (l'idée est du philosophe Alain), «Qui dit n'être "ni de droite ni de gauche!" est de droite». En revanche, lorsque Jacques Ellul pointait «Le peuple est devenu majeur (ou adulte)» et taxait cet énoncé de «babouinisme» (*ibid.*, p. 71), nous nous retrouvons en terrain familier.

2. C. Godin, *Petit lexique de la bêtise actuelle*, Éditions du Temps, 2007.

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

semble davantage à une bouée de sauvetage à laquelle les esprits ballottés par les flots de l'histoire présente se raccrochent tant bien que mal. Dans dix ou vingt ans, une nouvelle exégèse des lieux communs sera nécessaire. En attendant, jetons un certain regard sur le monde dans lequel nous vivons à travers ce miroir de mots.

Acharnement

L'acharnement thérapeutique

Les partisans de l'euthanasie ne peuvent plus, depuis le nazisme, militer en faveur d'une mort imposée, laquelle reste pénalement sanctionnée comme un assassinat. Aussi procèdent-ils à des manœuvres de contournement lexical dont «l'acharnement thérapeutique» est l'un des plus éclatants exemples. On ne voudra plus infliger la mort (dans «euthanasie», on entend «nazi»), on voudra en revanche que cesse l'action de ceux qui entendent infliger la vie. Dans ce contexte, qui est celui de la démocratie, l'euthanasie ne peut être justifiée que comme puissamment libératrice.

Infliger la vie: le serment d'Hippocrate, ce tout premier texte de déontologie médicale, et même ce tout premier texte d'esprit humaniste, formulé plusieurs siècles avant notre ère en Grèce, interdit expressément au médecin l'administration d'un poison car la fonction du médecin est de guérir et de soulager. Dans l'Antiquité, en effet, la vie n'était pas encore comprise comme une maladie. Le tour de passe-passe effectué (et réussi) par les partisans de l'euthanasie active et du suicide assisté aura consisté à introduire le terme d'acharnement pour désigner l'action médicale de ceux qui continuent de penser que la vie, même souffrante, même diminuée, est tout compte fait préférable à la mort.

Certes, les progrès de la médecine, joints au vieillissement général et accéléré de la population, brouillent les frontières naguère encore si nettes entre la vie et la mort. Jadis, on mou-

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

rait d'un coup, même lorsque l'on ne mourait pas d'accident (les agonies interminables appartenaient au monde du théâtre et de la littérature). Aujourd'hui, les sciences et les techniques ont les moyens de maintenir un état de vie qui, il y a peu, aboutissait rapidement et inéluctablement à la mort. D'où l'inquiétude de ceux qui se sentent comme dépossédés de leur fin, et de ceux, plus nombreux encore, qui pensent que la fin tarde – car le combat en faveur de la dépénalisation de l'euthanasie doit être compris comme l'un des symptômes de cette dramaturgie de la volonté tellement caractéristique des sociétés modernes. De même que la naissance est le produit de la volonté, la mort doit l'être aussi; ni le hasard ni la nature ne sont admis – quant à Dieu, seuls quelques irréductibles croyants pensent encore qu'il a quelque chose à voir dans ces événements.

Mais pourquoi avoir choisi le terme d'« acharnement » pour désigner la continuité des soins apportés aux vieillards et aux grands malades ? Parce que le terme évoque dans son étymologie la sauvagerie des bêtes les plus féroces et le rapport entre le prédateur et sa proie. S'acharner, c'est littéralement dépecer les chairs d'une pauvre bête blessée ou morte pour la manger ou la mettre en charpie. Curieux et ô combien significatif renversement des mots ! Ce sont ceux qui veulent maintenir en vie qui s'acharment, et non plus ceux qui exercent leur rage sur un cadavre. Sonde, goutte-à-goutte, médicaments : le lion et l'hyène portent désormais blouse blanche. Que viennent donc les chasseurs pour arracher leurs victimes de leurs griffes !

Amalgame

Surtout, pas d'amalgame !

Un amalgame est un mélange de deux substances hétérogènes : tel est le sens de ce terme utilisé en chirurgie dentaire. Lorsque ce sont des idées ou des faits qui sont mêlés, et non plus des matériaux, l'amalgame est une synthèse illégitime, une association de deux éléments qui normalement n'auraient pas dû se retrouver conjoints.

Depuis quelques années, le terme a connu un extraordinaire succès dans le champ politique et médiatique, sur le registre négatif. L'expression « Surtout, pas d'amalgame ! », répétée en boucle, est reprise après chaque attentat terroriste d'inspiration djihadiste. Elle condense, sous forme de slogan, une proposition dont la forme logique est l'universelle négative : « Tous les musulmans ne sont pas des terroristes ». Une proposition de bon sens, mais qui conjure un danger imaginaire car qui, en France, a jamais pensé que tous les musulmans sont des terroristes ?

Il est donc logique que le slogan « Surtout, pas d'amalgame ! » soit destiné, lui aussi, à s'attaquer à un ennemi imaginaire. N'est-ce pas, en effet, faire peu de crédit au bon sens de la population que de s'imaginer qu'elle croira que toutes les Anglaises sont rousses après avoir croisé une Anglaise rousse ? Mais c'est le propre d'un lieu commun que de résister aux épreuves du réel, en quoi il manifeste sa nature de croyance.

Là où le « pas d'amalgame » est plus retors, c'est dans sa fonction de censure, dans l'interdit de penser qu'il formule

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

en douce. Si, en effet, le slogan se contentait d'exprimer un avertissement contre la tentation d'une induction illégitime (il y a des terroristes musulmans, donc tous les musulmans sont des terroristes), personne ne pourrait trouver à y redire. En revanche, ce qu'il signifie en clandestinité, et que les citoyens qui se refusent à suivre aveuglément la logique du politiquement correct perçoivent très bien, c'est qu'il serait illégitime, et scandaleux, d'imaginer un quelconque lien entre le terrorisme accompli au nom de l'islam et l'islam lui-même. « Pas d'amalgame ! » signifie en effet d'abord ceci : l'islam n'entre d'aucune façon dans l'ensemble des causes qui ont conduit un musulman à accomplir un attentat terroriste.

On ne lutte pas contre un lieu commun supposé (celui selon lequel les musulmans sont des terroristes) par un autre lieu commun, mais par de la culture et de la pensée.

L'ironie de l'histoire veut que le terme d'amalgame ait une origine arabe.

Amérique

L'Amérique puritaine

Le puritanisme est une forme sévère de protestantisme. Il a eu dans l'histoire des États-Unis une importance telle que certains sont allés jusqu'à imaginer une sorte de fusion parfaite entre ce pays et ce courant moral et religieux.

Cette représentation est doublement erronée. D'abord parce que les États-Unis ont toujours été une nation partagée entre deux tendances contraires : interventionnisme et isolationnisme, individualisme et communautarisme, matérialisme et idéalisme. Au gré des circonstances, selon le contexte, c'est tantôt l'une de ces tendances qui l'emporte, tantôt l'autre. Qualifier l'Amérique d'un seul trait, c'est oublier ses divisions et sa complexité. Certes, le puritanisme existe bien en Amérique mais, dès le départ, il a été contrebalancé par un système de valeurs inverses. N'oublions pas que ce sont les États-Unis qui ont littéralement inventé l'exhibitionnisme, qui est quelque chose de très moderne, au croisement de la psychologie et de l'économie, du fantasme et de la finance. La vie des cow-boys et le cirque Barnum ne s'inscrivaient certainement pas dans la mentalité puritaine ! On a fait beaucoup de cas du code Hayes qui a interdit à Hollywood de montrer le baiser et la nudité. Mais, précisément, ce « code » avait pour finalité de réagir à des « excès » passés, il a été aussi l'objet d'habiles détournements. Par ailleurs, le cinéma, qui a été et reste l'art américain par excellence, fut dès le départ la plus antireligieuse et la plus immorale des formes d'expression. Il n'y a pas de sacré, donc

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

de religion, sans mystère, et l'exhibition, qui est l'esprit même du cinéma, lève le voile de ce qui est caché. Dira-t-on, pour maintenir la thèse d'une Amérique puritaine par nature, que l'exhibitionnisme, dans ce qu'il a de plus obscène (ce qui est montré devant la scène), n'aurait pas lieu d'être sans le puritanisme contre lequel il constitue une réaction? Sans doute (ce n'est pas un hasard si le premier pays d'Europe à avoir légalisé la pornographie, le Danemark, avait été le plus puritain) mais il faudrait songer que le puritanisme est par nature iconoclaste – il déteste l'image, c'est-à-dire la représentation, et privilégie la présence. Le capitalisme, dont les États-Unis sont depuis le XIX^e siècle le plus puissant représentant, est un système économique qui tend à transformer n'importe quelle réalité, aussi cachée et aussi abstraite soit-elle, en capital et en marchandises, c'est-à-dire en sources de profit et en objets d'échange. L'image est la ruse que ce système utilise pour transformer la réalité non physique en capital et en marchandises. Si la beauté, la colère, la peur ne sont ni des capitaux ni des marchandises, les images de la beauté, de la colère et de la peur, en revanche, les transforment en capitaux, c'est-à-dire en sources de profit, et en marchandises, c'est-à-dire en objets commercialisables. Formidable renversement de l'histoire: le puritanisme dont le sociologue Max Weber faisait la matrice idéologique du capitalisme a fini par devenir son frein le plus puissant. Un peuple puritain comme est supposé l'être le peuple américain n'aurait pas cette rage de se montrer ainsi qu'on peut le voir (c'est le cas de le dire) sur Internet. Si le pays dans lequel l'actrice la plus célèbre du moment (Marilyn Monroe) reçoit, pour lui souhaiter un bon anniversaire, le président en exercice (Kennedy) en robe mouillante sous l'œil complaisant des caméras des télévisions, si ce pays est puritain, alors on se demandera lequel des deux cents pays du monde actuel pourrait ne pas l'être, et quel mot il faut

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

drait utiliser pour désigner la mise au tombeau vestimentaire des femmes dans les pays musulmans. Et à ceux qui objecteraient que cette Amérique-là, celle des années 1960, a disparu, nous renvoyons aux images de ces milliers de couples états-uniens qui semblent beaucoup s'amuser, par le truchement de la webcam, la Toile aidant, à transformer leurs ébats intimes en signes d'existence sociale, en marques de satisfaction narcissique, et en marchandises.

*

Amour

L'amour de la liberté : voir Liberté

L'amour de la nature : voir Nature

*

Antiracisme : voir Racisme

Antisystème

Nous avons, dans le Préambule de cet ouvrage, rappelé la thèse de Léon Bloy, selon laquelle les lieux communs de la bourgeoisie moderne sont des idées chrétiennes dégénérées. L'usage actuel des termes de «système» et d'«antisystème» peut être compris comme une dégénérescence d'un concept philosophique.

Ce sont les stoïciens qui, dans l'Antiquité, ont été les premiers à appliquer le terme de «système» (*sustèma* en grec) à l'ensemble logiquement ordonné d'une pensée philosophique. Le système est un ensemble intégré, un tout dans lequel les différentes parties ou éléments qui le constituent sont en relation d'interdépendance réciproque. Cet ensemble peut être physique, et pas seulement représentationnel : ainsi parle-t-on du système solaire, du système nerveux, ou encore d'un système technique.

Dans les discours publics aujourd'hui, le terme de «système» est pris en mauvaise part. On pourrait très adéquatement lui appliquer la formule utilisée par Flaubert à propos de plusieurs idées reçues : «Système : Tonner contre». «Le système», en effet, est, par excellence, ce qui doit être dénoncé.

Cette dénonciation est la marque de fabrique des populismes, qu'ils soient de gauche ou de droite, et c'est en quoi ils peuvent, par-delà leurs évidentes différences, être rapprochés. Le populisme, en effet, substitue l'opposition peuple/élites aux oppositions classiques qui structuraient le champ de la représentation politique (riches/pauvres, droite/gauche, bourgeoisie/prolétariat). Le «système», tel qu'il est dénoncé par le populisme, c'est la domination d'une «élite» censée tout contrôler

dans le cadre de la mondialisation (et totalement confondue avec les notables, terme tombé en désuétude) car il englobe la finance internationale, les responsables politiques au pouvoir, le monde de la culture et les grands moyens d'information.

Cet amalgame, typique du populisme, et qui entretient les théories complotistes ou conspirationnistes, a été, pour la première fois dans l'histoire, utilisé par les nazis. Ce sont, en effet, les nazis qui, dans leur dénonciation de la République de Weimar, où ils ne voyaient que le régime d'hommes politiques impuissants et corrompus, manipulés par la banque juive et entretenus par des journalistes aux ordres et des artistes décadents, ont, pour la première fois, introduit le terme de « système » dans les discours politiques, avec sa valeur négative.

Certes, les populistes actuels, qui reprennent l'antienne de la dénonciation du « système », ne sont pas des nazis, et ils sont bien loin de connaître l'origine historique de cet usage. Mais, eux-mêmes hantés par le fantasme de l'unité (exprimé par l'idée de « peuple », comme si celui-ci constituait un être collectif), ils ne peuvent se représenter leurs adversaires autrement que comme des ennemis associés et complices. En fait, s'il existe bien des connivences entre le monde politique, le monde économique et financier, le monde de l'information et de la communication, le monde de l'art et de la culture, d'une part aucun de ces mondes pris isolément ne constitue un ensemble unifié, et d'autre part les relations qu'ils entretiennent entre eux peuvent être tout autant conflictuelles que consensuelles. Seul un régime totalitaire pourrait, à la limite, constituer un système dans la mesure où tout y est dirigé et contrôlé par le Chef, le Parti ou l'État. Parler de « système » dans le contexte de régimes démocratiques, comme le font les populistes, c'est proprement nier le caractère démocratique de ces régimes et leur attribuer un caractère totalitaire.

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

Or cette fausse représentation peut être interprétée précisément comme le signe de la dimension totalitaire du populisme. Puisque celui-ci se voit lui-même comme l'expression de l'Un (le Peuple), il ne peut voir dans l'Autre qu'un ennemi. Le système qu'il dénonce n'est en fait qu'un produit de son imagination.

Austérité

Le sens nouveau que ce terme a pris dans les discours publics est en lui-même révélateur de la sécularisation de nos sociétés qui vivent à l'ombre de la mort de Dieu et des valeurs morales traditionnelles.

L'austérité désignait jadis la simplicité sévère d'un mode de vie que l'on s'imposait à soi-même pour des raisons religieuses. L'ascétisme représentait le comble de l'austérité.

Comme beaucoup d'autres, ce terme a basculé dans l'univers du discours politique, économique et social. Qu'on la juge nécessaire (du point de vue d'une politique dite «de droite»), ou insupportable (du point de vue d'une politique dite «de gauche»), l'austérité signifie le blocage des salaires et la réduction des dépenses publiques. Elle a perdu sa dimension volontaire de départ puisqu'elle est présentée ou bien comme une mesure inévitable, ou bien comme une contrainte injuste. Elle a parfois, et curieusement, joué un rôle d'atténuateur en remplaçant le terme de «rigueur».

La dénonciation de l'austérité comme mauvaise repose sur le postulat d'une expansion indéfinie de la consommation, qui serait bonne par nature. Le paradoxe de ce lieu commun, qui va jusqu'à la contradiction, tient au fait qu'il arrive de plus en plus souvent que les adversaires de l'austérité se disent par ailleurs défenseurs d'une politique de préservation de l'environnement. L'inconscient, disait Freud, ignore la contradiction.

Aventure

Je pars pour de nouvelles aventures

Un animateur de télévision change de chaîne, une secrétaire de rédaction part à la retraite, un éleveur cesse la production de fromage de chèvre, et tous, désormais, partent pour de nouvelles aventures.

On n'a jamais autant parlé d'aventure que depuis que celle-ci est devenue impossible. L'aventure, en effet, n'est possible que dans un monde ouvert, dans l'espace et dans le temps. Il suffit de voir ce que sont devenus les voyages (le tourisme d'un côté et les déplacements de l'autre) pour se rendre compte que ce mélange de hasard et de destin, de découvertes inopinées, de rencontres imprévues et enrichissantes, qui constituent l'aventure, n'est plus de mise.

Peut-être est-ce la figure, historiquement assez récente, de l'aventurier qui aura mis fin à l'aventure, laquelle, semble-t-il, doit rester inconsciente d'elle-même pour être authentique.

Mais si le terme d'aventure est si souvent convoqué dans le contexte de la banalité et de la médiocrité des existences contemporaines, c'est précisément pour faire oublier cette banalité et cette médiocrité. Parler de « nouvelles » aventures, c'est laisser entendre que la vie jusque-là a été remplie d'aventures, ce qui, pour un animateur de télévision, une secrétaire de rédaction ou un éleveur de chèvres, est assez peu probable, du moins pour les deux premiers. En même temps, cette expression volontariste s'inscrit bien dans l'air du temps, qui exige des

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

individus dynamisme et réactivité. Naguère on disait plutôt : « Une page se tourne ». Aujourd'hui, on part pour de nouvelles aventures.

Barbare

On est toujours le barbare de quelqu'un

La preuve que la bêtise n'est pas forcément le contraire de l'intelligence, c'est qu'il existe une bêtise propre à l'intelligence¹. Contrairement à ce qu'ils sont tentés de croire un peu rapidement, les intellectuels, les savants ne sont pas prémunis contre la bêtise. Mais comme ils sont souvent dans la position de l'accusateur, ils n'en ont pas conscience.

« On est toujours le barbare de quelqu'un » est un lieu commun d'intellectuel. La doxa, elle, est fermement convaincue qu'il existe des gens civilisés d'un côté, et des barbares de l'autre. Et elle n'est pas prête à reconnaître la relativité des sens et des valeurs attachés à certains termes. Seulement, le contraire d'un préjugé n'est pas forcément la vérité, ce peut être un préjugé contraire.

L'intellectuel qui aujourd'hui s'indigne que l'on qualifie de « barbares » les actions terroristes et leurs agents peut se prévaloir de lettres de noblesse dans l'ordre de la culture. Lorsque, dans son Essai « Les cannibales », rédigé alors que les guerres de Religion faisaient rage en France, Montaigne fait observer que l'horreur éprouvée par les explorateurs du Brésil face aux coutumes de ses indigènes pourrait n'être pas aussi intense que celle que pourraient ressentir ces « sauvages » devant les violences et les brutalités des prétendus civilisés que nous sommes, il opère

1. Voir le bel essai de Belinda Cannone, *La Bêtise s'améliore* (Stock, 2007).

un très précieux décentrement du regard et nous apprend à nous libérer du préjugé ethnocentrique. Raison pour laquelle Claude Lévi-Strauss vit en lui l'ancêtre de l'anthropologie.

En écrivant, justement, que le barbare est celui qui croit à la barbarie, Lévi-Strauss renforce la leçon relativiste de Montaigne, que l'on pourrait traduire familièrement ainsi : « Le plus barbare des deux n'est pas celui qu'on pense » (version adulte), « C'est celui qui le dit qui l'est » (version enfantine).

L'Occident ayant déjà accompli, durant le siècle écoulé, toutes les barbaries imaginables, les actions cruelles et violentes commises en dehors de lui (en Chine, par exemple), ou bien par des agents issus d'autres pays et d'autres cultures (comme les descendants d'immigrés) seront relativisées d'autant. D'où la stratégie intellectuelle visant à disqualifier le terme de barbarie : la barbarie n'est nulle part puisqu'elle est partout.

L'argument, volontiers utilisé, selon lequel qualifier un individu de « barbare », c'est le retrancher de son humanité, ne tient pas. Il est, en effet, entendu que seul un être humain peut être barbare, désigner ainsi un animal n'aurait pas de sens. Un acte qui détruit de manière systématique l'humain dans sa réalité physique et dans ses œuvres est une agression contre la culture et, en même temps, par force, un produit négatif de la culture.

Par ailleurs, si notre code pénal contient l'expression d'« actes de barbarie » pour désigner certains actes particulièrement cruels, particulièrement attentatoires à la dignité humaine, c'est bien que le terme de barbarie doit pouvoir être pourvu d'un certain sens.

Il arrive qu'un point de vue hypercritique finisse par annuler le jugement. La contestation de la pertinence de l'usage du terme de « barbarie » au nom de la relativité de tous les sens et de toutes les valeurs est un bon exemple de ce basculement du jugement.

Beauté

La beauté intérieure

L'éclatant triomphe de la beauté physique comme valeur cardinale affichée des sociétés contemporaines est à rapporter à plusieurs facteurs : le processus de démocratisation (jadis, seule une aristocratie ultraminoritaire pouvait avoir des attentions particulières au corps propre et soigner la mine et la tenue), le libéralisme économique (en tendant à tout transformer en marchandises, celui-ci fait de l'apparence physique une manière de capital à valoriser), ainsi que l'effondrement de cette même valeur de beauté dans le domaine qui avait été, pendant des millénaires, le sien par excellence : le domaine de l'art. L'art moderne n'a pas cessé, en effet, de repousser et de détruire la beauté idéale au nom de formes d'expression plus libres.

C'est peu de dire que la beauté physique est devenue un impératif dans nos sociétés. Les magazines féminins en ont fait leur contenu presque exclusif, d'où le caractère passablement surréaliste de ces annonces récurrentes d'un « Spécial Beauté » en grosses lettres sur les couvertures hebdomadaires.

Dans une société démocratique qui, en théorie, définit la justice par l'égalité (pour nous, en quelque domaine que ce soit, il y a injustice dès lors que le principe d'égalité a été violé) –, cette exigence de beauté est d'une particulière cruauté car s'il est vrai que la beauté foudroyante et la laideur terrifiante sont rarissimes, que l'immense majorité des individus se situe dans une banale moyenne, il n'en reste pas moins que les êtres humains sont très inégaux sur le plan de la beauté physique

comme pour tout ce qui concerne leurs dons et aptitudes. Cet état de fait, qui contredit l'idéologie en vigueur d'une égalité de départ (« Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits »), est l'objet d'un déni particulier. On n'avouera pas, par exemple, on ne s'avouera pas que le charme peut compter bien davantage que le diplôme pour l'embauche et la promotion professionnelle. L'un des rares secteurs où il est relégué au second plan, au point même de constituer un handicap, est l'enseignement : une candidate très belle, « trop belle », sera à peu près automatiquement saquée par un jury jaloux d'une qualité dont ses membres sont généralement dépourvus mais aussi saisi par ce préjugé qui voudrait que la beauté fût inversement proportionnelle à l'intelligence.

Le caractère objectivement insupportable d'une inégalité en matière de beauté et qui caractérise les sociétés démocratiques (dans les sociétés aristocratiques, il était entendu que seule une duchesse pouvait être très belle, la paysanne pouvant tout juste n'être que mignonne), ce caractère est compensé par l'illusion selon laquelle la beauté pourrait être le produit de la volonté. En quelques dizaines d'années, on est en effet passé de l'idée d'entretien (on entretient sa beauté par le maquillage et le vêtement) à celui de production. D'où l'introduction du vocabulaire artistique et sportif en ce domaine : on sculpte son corps, on l'entraîne pour des performances. Toutes les publicités reposent sur ce mensonge premier : le maquillage et le vêtement sont valorisés par des femmes (les mannequins) qui sont justement les seules à pouvoir être et rester belles sans apprêt. Une crème pour raffermir les seins sera illustrée par une jeune femme qui, évidemment, n'a jamais eu besoin d'utiliser de produits pour avoir la poitrine ferme et bien droite, le produit antirides sera vanté par l'image d'une femme de trente ans, et tout à l'avenant.

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

Cette idée d'une beauté fabriquée est psychologiquement désastreuse. Elle voue des millions de femmes (et d'hommes, de plus en plus) à la mauvaise conscience (je n'ai pas fait ce qu'il fallait) et au malheur (mon apparence laisse à désirer parce que je paie mon laisser-aller et mes excès).

C'est dans ce contexte qu'intervient la fameuse « beauté intérieure ». Étonnante odyssee que celle de cette notion de très haute naissance puisqu'on peut la faire remonter jusqu'à la philosophie de Platon. Ceux qui, aujourd'hui, invoquent la beauté intérieure en guise de lot de consolation pour compenser une disgrâce physique sont bien loin de se douter qu'ils relaient une idée qui a son origine dans la philosophie grecque. Pour Platon, en effet, la beauté de l'âme est supérieure à celle du corps, et elle est parente de la beauté idéale des Idées. La beauté intérieure a cette filiation. Elle a eu en art et en littérature ses somptueuses illustrations: Quasimodo, dans le roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, est monstrueux physiquement mais son âme est restée belle. Des films comme *Freaks*, *Elephant Man* ou *Edward aux mains d'argent* ont joué sur ce renversement: la plus grande monstruosité n'est pas celle de l'apparence physique, le plus monstrueux des individus n'est pas celui que l'on croirait.

Le thème de la beauté intérieure est donc tout à fait estimable. Ce qui a fait de lui un lieu commun insupportable, c'est son absence de sincérité. Au fond d'eux-mêmes, ceux qui invoquent la beauté intérieure (pour les autres, presque jamais pour eux-mêmes!) n'y croient pas – en tout cas ils n'y croient pas davantage que les chrétiens affichés qui, au XIX^e siècle, consolait les pauvres en répétant la parole de Jésus – que le royaume des cieux est à eux.

Bien

Il n'y a pas le bien d'un côté,
et le mal de l'autre

Dans le film d'Henri-Georges Clouzot *Le Corbeau*, un personnage soupçonné d'avoir écrit des lettres anonymes fait osciller une lampe de plafond au bout de son fil: l'alternance de l'ombre et de la lumière sur le visage de Pierre Fresnay, qui enquête parce qu'il est la victime de ces lettres, illustre ce que cet homme (Pierre Larquet) voulait dire: il n'y a pas le bien d'un côté, et le mal de l'autre.

À la fin du film, le spectateur apprendra que le coupable recherché, c'était lui.

Ceux qui répercutent étourdiment une telle pensée qu'il n'y a pas le bien d'un côté et le mal de l'autre s'imaginent à l'abri de toute objection et déjà en cela réside la foncière mal-honnêteté de cette pensée. En dehors d'un résultat démontré ou prouvé, il n'y a aucune thèse, aussi évidente qu'elle puisse paraître, qui soit à l'abri d'une objection. Ceux qui disent qu'il n'y a pas le bien d'un côté et le mal de l'autre ne croient ni au bien ni au mal, autrement dit, ils ne croient pas qu'une chose comme la morale existe. Tel est en effet le point de vue du pervers (comme l'est le personnage joué par Pierre Larquet dans le film de Clouzot).

On pourrait en outre interroger le degré de sincérité de ceux qui se font le relais d'une semblable banalité. Une vieille dame, toute tremblante sur ses jambes, traverse la rue: j'ai le choix (en

théorie du moins) entre l'aider ou profiter de sa faiblesse pour lui arracher son sac. Dirai-je qu'il n'y a pas le bien d'un côté et le mal de l'autre ? Si ceux qui colportent une telle rumeur étaient sincères et un tant soit peu cohérents, au nom de quoi s'indigneraient-ils à l'occasion de telle ou telle histoire de crime diffusée par les médias ? On sait qu'en la circonstance les plus relativistes des citoyens ne sont pas les derniers à décréter les culpabilités et les innocences. S'il est vrai que le point de vue manichéen procède toujours d'une simplification, il n'est pas toujours erroné. Il arrive, en effet, que le réel nous impose lui-même un choix manichéen, comme lorsque nous avons affaire à la barbarie.

*

Être bien dans sa tête

Par quel cheminement la tête a-t-elle pris la place de la peau ? On était bien (ou pas) dans sa peau ; à présent, il convient d'être bien dans sa tête. Seulement, en changeant d'organe, on a changé le sens. « Être bien dans sa peau » était une fin en soi en même temps que l'expression d'une certaine joie de vivre. Aristote déjà disait que le simple fait d'exister est un plaisir.

À la différence de la peau qui enveloppe le corps comme un sac, la tête est une partie du corps ; même si elle est la plus importante, elle n'est qu'une partie. Alors que la peau renvoie à la vie organique dans sa totalité, la tête, dans l'usage métonymique de ce mot, ne renvoie qu'à la seule pensée. C'est pourquoi il y a une réelle déperdition de sens entre les deux expressions : « être bien dans sa peau » signifiait le plaisir de vivre, tandis qu'être « bien dans sa tête » signale seulement l'accord

LES LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI

psychique d'un individu avec la réalité. En outre, la peau est l'interface entre le moi et le monde, dont les autres font partie. Dans un ouvrage intitulé *La Peau découverte* le philosophe François Dagognet montre que la peau manifeste à l'extérieur ce que l'individu est dans son intériorité : la peau rend visible, elle manifeste de l'intériorité. La tête, quant à elle, peut cacher, et elle ne se prive pas de le faire. C'est pourquoi il n'est pas strictement impossible (même si la chose est rare) d'être mal dans sa peau et bien dans sa tête.

« Être bien dans sa tête » est une espèce de service minimum auquel l'individu consent face aux difficultés de sa vie psychologique et sociale. Il est frappant que cette revendication est dite essentielle (« l'essentiel, c'est d'être bien dans sa tête »), sous-entendu : peu importent les dangers et les difficultés extérieures, l'essentiel est la façon dont on les pense. Le lieu commun renvoie par conséquent à cet idéalisme spécifique qui caractérise en bonne partie les sociétés contemporaines – un idéalisme d'autant plus méconnu que l'opinion est certaine de leur matérialisme (autre lieu commun). Sans cet idéalisme, le thème de la résilience, qui accorde à la seule pensée un pouvoir exorbitant, n'aurait pas eu le succès que l'on sait.